



Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

11 | 2010

Grands hommes vus d'en bas

Le *mokomokai* du Musée ethnographique Juan B. Ambrosetti (1910-2004)

Mokomokai at the Juan B. Ambrosetti Ethnographic Museum (1910-2004)

Andrea Pegoraro

Traducteur : Guillaume Huet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/1735>

DOI : 10.4000/gradhiva.1735

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 19 mai 2010

Pagination : 188-199

ISBN : 978-2-35744-025-8

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Andrea Pegoraro, « Le *mokomokai* du Musée ethnographique Juan B. Ambrosetti (1910-2004) », *Gradhiva* [En ligne], 11 | 2010, mis en ligne le 19 mai 2013, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/1735> ; DOI : 10.4000/gradhiva.1735

Le *mokomokai* du Musée ethnographique Juan B. Ambrosetti (1910-2004)*

Andrea Pegoraro

* Je tiens à remercier Marta Dujovne, Verónica Jeria et Miryam Tarragó pour leurs commentaires et leurs suggestions.



1. Les vallées calchaquies s'étendent au nord-ouest de l'Argentine jusqu'aux environs de la frontière avec la Bolivie, et traversent les provinces de Catamarca, Tucumán et Salta.

2. La collection donnée par le D^r Indalecio Gómez se composait ainsi : deux disques de bronze, une plaque pectorale de bronze, une hache de bronze, une hache de pierre et un cylindre de pierre, avec des méthodes de perforation originaires des vallées calchaquies ; sept objets provenant d'Ancon au Pérou. Note de Juan B. Ambrosetti au doyen de la faculté de lettres et philosophie de l'université de Buenos Aires (UBA), le D^r Norberto Piñero, et note de réception de la donation (doc. 85, caisse B-3-10, archives de la FFyL. UBA).

Plusieurs parties du corps humain, comme la peau ou des têtes momifiées, ont attiré l'attention des Européens dès leur premier contact avec les sociétés des îles du Pacifique. On peut citer parmi les principales motivations à leur collecte : l'appât du gain, la curiosité, la recherche et la comparaison scientifique, l'exposition d'objets d'art dont l'exotisme fascine, mais surtout la préservation de tout ce qui allait se perdre au contact des sociétés occidentales (King 1997 ; King 2003 ; Hole 2006). À partir du XVIII^e siècle, l'Occident s'est ainsi intéressé à des têtes maories momifiées et, avec le temps, bon nombre d'entre elles ont intégré les collections de musées du monde entier. Au début du XX^e siècle, l'une de ces pièces est arrivée au Musée ethnographique de la faculté de lettres et philosophie de l'université de Buenos Aires. Elle y a été exposée aux côtés d'autres restes humains, dont des momies du Nord-Ouest argentin, des squelettes, des têtes trophées des Indiens mundurucús du Brésil et des têtes réduites des Indiens jivaros d'Équateur. En 2004, le musée de Buenos Aires a restitué au musée Te Papa Tongarewa de Wellington la tête d'un guerrier maori appelée *toi moko*. Bien que faisant partie depuis 1910 du patrimoine de l'institution, cette tête était restée dans les réserves du musée, loin des salles d'exposition, car la politique institutionnelle désapprouvait l'exposition systématique de restes humains.

Le Musée ethnographique, les premières collections

Le Musée ethnographique a été créé en 1904 au sein de la faculté de lettres et philosophie de Buenos Aires, sur la base d'un premier ensemble d'objets calchaquies¹ et péruviens donné par le conseiller académique de la faculté de l'époque, le D^r Indalecio Gómez². Par ses activités de recherche, d'enseignement et de



Fig.1 Chef maori au visage tatoué, 1885. © musée du quai Branly, photo Alfred Burton.

diffusion des connaissances sur la préhistoire et l'ethnographie américaines, le musée était non seulement destiné à assurer les fonctions d'un centre de recherche, mais aussi à devenir un centre actif d'éducation du grand public, selon un modèle naissant à mi-chemin entre le cabinet du savant, où étaient formés les docteurs et professeurs de l'université, et le musée d'éducation populaire (Podgorny 2000). Son premier directeur fut Juan B. Ambrosetti, qui occupait alors à la faculté la chaire d'archéologie américaine. Comme nombre de ses compatriotes issus de sa génération, il manquait de titres académiques ; ce qui ne l'empêchait pas d'être reconnu par ses contemporains comme un brillant naturaliste, folkloriste et archéologue. Il avait commencé sa carrière en tant que responsable de la section zoologique du musée d'Entre Ríos. Il prit ensuite la direction du département d'Archéologie du Musée national de Buenos Aires.

Le Musée ethnographique n'était pas la seule institution disposant de collections anthropologiques : à Buenos Aires, le Musée national, et en province, le musée de La Plata réunissaient aussi bien des collections de numismatique, de géologie, de paléontologie ou de zoologie que d'archéologie, d'anthropologie et d'ethnographie. C'est la nature de ses collections, exclusivement consacrées à l'homme et à ses cultures, qui donnait au nouveau musée sa spécificité et en faisait le premier musée universitaire de collections anthropologiques en Amérique du Sud (*ibid.*). Un espace de travail scientifique était ainsi créé, où allaient confluer des objets de sociétés préhistoriques, des temps de la conquête et de l'époque coloniale, mais aussi des pièces contemporaines considérées comme les restes ou les survivances des périodes antérieures.

Quand il prit ses fonctions de directeur du Musée ethnographique, Ambrosetti présenta un projet de programme d'expéditions dans le nord-ouest du pays. Son objectif était de réunir des collections pour la nouvelle institution, et d'offrir aux étudiants un apprentissage à la fois pratique et théorique³. Les expéditions avaient lieu en été, période de moindre activité, et suivaient une « perspective archéologique et ethnographique ».

« Il ne s'agissait pas seulement de réunir des objets pour le nouveau musée, mais de collecter des données précises sur les gisements d'objets et tous les matériaux disponibles afin de publier une série de monographies illustrant les collections du musée et qui marqueraient le début de l'étude systématique des cultures préhistoriques de la République argentine. » (Ambrosetti 1908)

Au-delà de la constitution d'un patrimoine qui rende compte des sociétés préhistoriques de l'Argentine, Ambrosetti a voulu montrer la diversité culturelle du monde contemporain en réunissant des objets folkloriques « primitifs » et « exotiques » de tous les continents. Il soulignait ainsi devant les autorités universitaires la fonction du musée et les caractéristiques de ses collections :

« Pour remplir les objectifs de ce musée, qu'ils concernent la recherche ou l'éducation, tout objet issu de sociétés primitives ou exotiques sera le bienvenu. Nous permettons d'attirer l'attention de toutes les bonnes volontés, et celle des collectionneurs également, sur l'importance de soutenir ce musée universitaire ouvert à tous les spécialistes, professionnels ou amateurs, sans distinction aucune, désireux de mettre à profit les biens qui y sont conservés. » (Ambrosetti 1912)

Ce projet laissait entrevoir les perspectives d'étude et de recherche qu'ouvraient les collections, mais il affirmait aussi l'intention de constituer un patrimoine fait d'objets d'origines diverses qui seraient présentés dans les différentes sections ou salles d'exposition. Les institutions cherchaient en effet à transmettre un savoir grâce à un langage visuel, c'est-à-dire à travers la disposition des objets dans les salles et les vitrines (Dias 1997 ; Podgorny 2005) : c'est par l'observation de ces objets disposés de manière ordonnée dans l'espace que le visiteur pouvait accéder à la connaissance de formes d'organisation sociale, de coutumes et de croyances distinctes de celles de sa propre société.

Pour trouver des objets, anciens ou contemporains, un peu partout dans le monde, Ambrosetti employa plusieurs méthodes : il favorisa les legs de particuliers, envoya des missions scientifiques dans diverses régions, multiplia les échanges institutionnels avec des musées en Europe, aux États-Unis, en Amérique du Sud et en Argentine, et acheta des collections à des marchands spécialisés dans l'ethnographie et l'histoire naturelle.



3. La première expédition eut lieu en 1905 dans la propriété offerte par le conseiller de la faculté, le D^r Indalecio Gómez, à Pampa Grande (province de Salta).

Le trafic de têtes embaumées

La Nouvelle-Zélande (ou *Aotearoa*, « Terre du grand nuage blanc ») a été peuplée vers le IX^e siècle par des Maoris arrivés de Polynésie par vagues successives (Sutton 1994). C'était alors un peuple guerrier dont la population était divisée en tribus indépendantes les unes des autres. La connexion entre la vie et la mort est chez eux une croyance forte. Le mot qui leur sert à désigner le groupe, *iwi*, signifie d'ailleurs indifféremment « personne » ou « os » (King 2003). La vie et la mort ont chacune leur signification. La première est le *mana*, la seconde le *tapu*. Le *mana* est par essence pouvoir, prestige, charisme et autorité, tandis que *tapu* signifie qu'une personne, un lieu ou une chose est sacré et intouchable (Hole 2006). Étant donné que la tête était la partie du corps la plus sacrée chez les Maoris, investie à la fois de *tapu* et de *mana*, celles des parents et amis conservées par la famille étaient exhibées en certaines occasions (Robley 1998 [1898]; Hole 2006). La quantité de *mana* dont disposait un individu était un facteur déterminant dans la manière dont seraient traités ses restes à sa mort. Quand un guerrier, par exemple, était fait prisonnier, il perdait et son *mana* et son *tapu*; ses ravisseurs pouvaient alors le traiter comme ils l'entendaient.

La pratique de la peinture faciale semble avérée chez les premiers habitants de la région. À l'origine, les dessins étaient peints sur le visage avec du charbon par de véritables artistes de la communauté, dont la réputation était proportionnelle à l'habileté dont témoignaient les motifs. Avec le temps, pour éviter de reproduire sans cesse les dessins, on commença à opérer par incisions gravées sur le visage et sur le corps puis peintes; c'est ce qu'on appelait le *moko*, mot qui désigne aujourd'hui les tatouages. Les instruments utilisés, appelés *uhi*, étaient fabriqués avec des dents de requin, des os d'oiseau, des bois durs ou des pierres taillées en pointe. Puis, une fois le contact avec les Européens établi et l'usage du fer introduit, les Maoris fabriquèrent des ciseaux métalliques. Ces nouveaux outils permirent un ouvrage plus fin et un meilleur rendu (Robley 1998 [1898]). Ce procédé long et douloureux, auquel se soumettaient les guerriers avant les batailles, était par ailleurs sacré. Celui qui s'y prêtait y gagnait un *tapu*, comme une aura sacrée qui le maintenait isolé et lui interdisait de communiquer avec des personnes qui ne partageraient pas son état. Il ne pouvait pas non plus se servir de ses mains pour manger et dépendait d'assistants qui l'alimentaient.

Quand des guerriers mouraient au combat, leurs têtes tatouées étaient embaumées ou momifiées : ce sont les *mokomokai*. Il s'agissait à la fois de reconnaître leur noblesse et de maintenir vivant dans la société le souvenir de celui qui s'en allait. En cas de mort des chefs de tribu, il était entendu que le *mokomokai*, de façon mystérieuse, les maintenait présents au sein de la communauté, dont il incitait les membres à suivre leurs pas et leur modèle vertueux. Les têtes des parents furent toujours l'objet de la plus haute estime. Elles étaient conservées dans des caisses que l'on ouvrait seulement pour des occasions particulières, l'exhibition des têtes étant alors accompagnée de chants et de prières. De même, si une tribu victorieuse emportait une tête d'ennemi *mokomokai*, la posséder était en soi très valorisé.

Cette région a été l'un des derniers endroits sur terre à avoir été découverts. En 1642, Abel Tasman, un Hollandais, arriva à South Island, l'île la plus grande de ce qui est aujourd'hui la Nouvelle-Zélande, mais il n'y débarqua pas du fait d'un conflit avec les autochtones. En 1769, l'exploration côtière menée par le Britannique James Cook initia le processus de colonisation des îles. Un an plus tard,

Joseph Banks, un naturaliste qui avait participé à l'expédition du capitaine Cook à bord du *HMB Endeavour*, montrait en Europe une des têtes qu'il avait acquises sur les côtes de Nouvelle-Zélande, celle d'un jeune homme de 14 ou 15 ans qui fut vite considérée comme une curiosité (Salmond 2004 : 145) et dont l'état de conservation ainsi que le visage tatoué allaient beaucoup intriguer.

Lors des premières années de contact avec les Européens, malgré des propositions répétées, les Maoris refusèrent de vendre les *mokomokai*, dont la valeur sacrée et symbolique était très forte pour le groupe. Mais cela finit par changer avec les transformations du mode de vie des communautés maories dans l'île. D'une part, la colonisation s'accéléra, des immigrants et des missionnaires britanniques amenant avec eux de nouvelles valeurs et croyances – ainsi que des maladies ; d'autre part, le commerce modifia l'économie des tribus. Et ce d'autant plus que, pendant les trois premières décades du XIX^e siècle, des guerres intertribales permanentes, les *Musket Wars*, favorisèrent les échanges de têtes embaumées contre des armes à feu et des munitions.

Des baleiniers, des marins, des commerçants et quelques anciens convicts d'Australie furent les premiers à s'installer dans l'île et à vendre ces têtes aux bateaux qui faisaient escale sur les côtes. À partir de 1820, quand le gouvernement de Nouvelle-Galles-du-Sud développa le commerce du lin, des commerçants s'implantèrent et jouèrent les intermédiaires entre les vendeurs de têtes autochtones et les acheteurs potentiels (King 2003). Il y eut aussi des capitaines de navire comme Brind, Jack, Joe Rowe, Eric Craig et James Carruth qui, tirant profit de leurs voyages entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande, complétèrent leurs revenus en vendant des restes humains (Hole 2006). Rowe, par exemple, négocia la vente de têtes momifiées depuis sa boutique de Kapiti (Robley 1998 [1898]) ; Carruth et Craig commercèrent avec des musées et des collectionneurs étrangers, et pour Carruth particulièrement avec le musée d'Auckland.

La demande des collectionneurs et des commerçants augmenta considérablement, générant une pratique nouvelle chez les Maoris : ils tatouaient et sacrifiaient leurs esclaves, altérant ainsi le sens originel des *mokomokai*. Le commerce de têtes prit une telle ampleur qu'il finit par mettre en péril les populations et leurs pratiques culturelles, et le gouvernement colonial australien dut l'interdire. On assista alors à une diminution de la quantité de *mokomokai* en vente sur le marché, phénomène qui se conjugua à plusieurs autres facteurs : la fin des guerres tribales autour de 1836, et donc la baisse du besoin en armes et en munitions ; le recours des Maoris à leurs esclaves, non plus pour les sacrifier et vendre leurs têtes, mais comme travailleurs agricoles afin de maintenir une production suffisante face à une population européenne de plus en plus nombreuse ; les pressions des missionnaires pour faire disparaître la pratique du tatouage et du *mokomokai* ; enfin, quelques lois destinées à étendre les droits des citoyens britanniques aux Maoris, rendant du même coup illégales les « pratiques sauvages », parmi lesquelles le sacrifice humain, le cannibalisme et le négoce de têtes (King 2003 ; Hole 2006).

Malgré ces évolutions au cours de la première moitié du XIX^e siècle, les musées de Nouvelle-Zélande continuèrent d'être impliqués dans le trafic de restes humains maoris (Hole 2006 : 33). Thomas Cheeseman (1846-1923), botaniste et naturaliste anglais, conservateur au musée d'Auckland, envoya à plusieurs musées étrangers des restes osseux maoris en échange de collections ethnographiques de diverses sociétés. Le géologue James Hector (1834-1907), directeur du département de Météorologie de l'Institut de Nouvelle-Zélande, du Musée colonial et des Jardins botaniques de Wellington, ainsi que le géologue allemand Julius



Fig. 2 Le Mokomokai exposé en 1910 au Museo Etnográfico Juan B. Ambrosetti. Collection Antonio Devoto. Archives photographiques et documentaires du Museo Etnográfico Juan B. Ambrosetti, p. 11.

von Haast (1822-1887), directeur du musée de Canterbury, firent de même (*ibid.*). Ambrosetti, en tant que directeur du Musée ethnographique de Buenos Aires, allait d'ailleurs des années plus tard se voir proposer par le musée de Canterbury un échange d'objets archéologiques argentins contre un squelette complet⁴.

Les directeurs et administrateurs de musée d'Europe et d'Amérique avaient ainsi à leur disposition plusieurs filières pour se procurer des *mokomokai* : à travers les musées néo-zélandais ou les collectionneurs liés à des musées de la région, ou encore grâce aux commerçants spécialisés dans les objets ethnographiques. L'acquisition de ces objets sur le marché était une pratique habituelle, utilisée par de nombreuses institutions européennes et nord-américaines pour constituer leurs collections. Ce réseau passait par les circuits diplomatiques : des ministres, des consuls et des ambassadeurs faisaient office d'intermédiaires entre les musées de leurs pays et les marchands, utilisant leurs contacts locaux pour faciliter les transactions et les voies de communication officielles pour les convoiements (Penny 2002 : 52).

Presque tous traitaient avec les mêmes commerçants, qui étaient bien connus pour avoir accumulé pendant des dizaines d'années des milliers de pièces au fil d'une recherche systématique dans les ventes aux enchères, les foires, chez les antiquaires, ou par des commandes directes aux capitaines de navire, explorateurs et autres administrateurs coloniaux ou missionnaires (Corbey 2000). L'Angleterre comptait alors plusieurs collectionneurs de renom, dont William



4. Liasse des collections, archives du Musée ethnographique Juan B. Ambrosetti, faculté de lettres et philosophie, université de Buenos Aires.

5. Lettre d'Ambrosetti à Enrique Bonifacio et à Antonio Devoto, archives du Musée ethnographique Juan B. Ambrosetti.

Oldman, James Hooper, Harry Beasley et Alfred Fuller. Oldman fut le premier à cesser d'être un simple collectionneur pour se consacrer au commerce. Il créa un catalogue de ses objets, illustré de photographies et de dessins, intitulé *Illustrated Catalogue of ethnographical specimen* (Phelps 1976 ; Corbey 2000). D'autres l'imitèrent ponctuellement pour financer leurs collections. L'un d'entre eux, plus jeune, W.D. Webster, offrait des objets de diverses origines, aussi bien d'Afrique et d'Océanie que d'Europe et d'Amérique. Grâce à son catalogue, intitulé *Ethnographical Specimens, European and Eastern arms and armours, prehistoric and other curiosities*, il fournit les musées ethnographiques allemands à la fin du XIX^e siècle et approvisionna Oldman lui-même.



Un mokomokai pour le musée

En 1910, Ambrosetti reçut un catalogue d'Oldman lui offrant une collection océanienne composée de 278 objets originaires de Polynésie et d'Australie. Il considéra que ce matériau allait suffisamment enrichir les collections exotiques déjà réunies pour lui permettre de créer une section réservée aux objets extra-américains. Et en exposant des objets propres à l'homme primitif non occidental – des boucliers, des armes, des têtes trophées, des colliers, des tuniques de fibre végétale, des instruments de musique, etc. –, le musée pourrait apparaître aux yeux d'autres institutions comme un espace « civilisé ».

Mais le budget du musée suffisait à peine à financer les missions de fouilles archéologiques. Restait une seule solution : trouver des personnes solvables, intéressées par le musée, qui pourraient financer cette acquisition. Ambrosetti essaya de mettre sur pied un système de mécénat, par lequel des donateurs réaliseraient les achats de leur choix. Il diffusait pour cela une lettre type, dans laquelle il « sollicitait l'aide patriotique pour soutenir le projet d'une institution universitaire de grande culture ». Il proposait en échange que l'une des salles du musée porte le nom du donateur ou de l'un de ses proches⁵. Antonio Devoto, italien, propriétaire des Entrepôts frigorifiques argentins, fit don d'une collection

océanienne composée de 375 objets qu'il avait lui-même achetés à Londres dans la boutique d'Oldman⁶ (Dujovne, Pegoraro et Pérez Gollán 1997 : 541 ; Pérez Gollán et Pegoraro 2004). Comme Ambrosetti l'avait promis au donateur, on plaça sur la vitrine qui abritait ces objets une plaque de bronze portant la mention « collection Antonio Devoto ». Ambrosetti informa les autorités de l'université de Buenos Aires que les collections qui avaient intégré le musée inauguraient une nouvelle section d'objets exotiques.

Un an plus tard, le musée reçut une donation du ministère de la Justice et de l'Instruction publique. Il s'agissait encore d'un achat fait à Oldman, qui avait lui-même acheté à Webster une partie de ses collections maories. Cette fois-ci, l'acquisition n'était pas destinée au Musée ethnographique, mais à celui qui devait être créé à l'École normale supérieure, fondée peu auparavant. Ambrosetti avait été chargé par le ministère de concevoir un musée ethnographique dans cette nouvelle institution. Pressentant la faible espérance de vie de ce projet, il se servit du budget alloué par le ministère pour acheter à Oldman, pour 544 livres sterling, 391 objets absents jusqu'alors du fonds du musée de la faculté. Comme il l'avait prévu, l'école ne fonctionna pas et le projet de musée fut sauvé de l'abandon total par son incorporation au Musée ethnographique⁷. Les détails de la méthode d'embaumement des têtes, et le sens que celles-ci avaient dans leur contexte original ne furent jamais mis en valeur par Ambrosetti. Il rappelait en revanche volontiers l'interdiction de les marchander décrétée par le gouvernement colonial en Nouvelle-Zélande : leur acquisition et exposition dans un musée « civilisé » n'en avaient ainsi que plus d'importance.

Oldman se retira des affaires en 1927. Un an avant sa mort en 1948, la majeure partie de ses collections maories et polynésiennes fut achetée par le gouvernement et répartie entre plusieurs musées néo-zélandais. Une tête tatouée momifiée, accompagnée de la légende suivante, se détachait du lot : « Tête conservée d'un chef maori, magnifique tatouage *moko*, ces têtes sont maintenant extrêmement rares. Ornement d'oreille fait avec une dent de requin tigre, recouvert de cire rouge. Une partie du crâne a été râpée. La pièce est accompagnée d'un croquis du *moko*. » Deux ans plus tard, Ambrosetti continuait d'attirer l'attention sur cette acquisition dans le rapport annuel adressé aux autorités de la faculté, où il indiquait :

« Le fonds polynésien ne peut pas être plus intéressant ; quelques insignes de chef viennent de Nouvelle-Zélande, ainsi que des haches de pierre, des tissus en fibre végétale et autres objets caractéristiques. Mais le plus remarquable, c'est une tête humaine préparée par les Maoris, dont le tatouage complexe a été étudié par le général Robley, auteur d'un ouvrage particulier sur cette coutume singulière appelée *moko*, ouvrage édité à Londres en 1896. Je crois, monsieur le doyen, qu'au jour d'aujourd'hui le musée de la faculté de lettres et philosophie est l'unique musée sud-américain en mesure d'exposer une tête de ce type, dont l'exportation est strictement interdite par le gouvernement de Nouvelle-Zélande depuis de nombreuses années, et ce pour éviter les tragiques abus que leur commerce provoquait. Peu à peu, les musées ont accaparé tous les exemplaires existants dans les collections particulières, et c'est par le plus grand des hasards que celui-ci a échappé à la dernière *razzia* du musée américain d'Histoire naturelle de New York, qui vient d'acheter la collection intégrale de Robley. » (1912)

Ces têtes momifiées et tatouées étaient d'autant plus convoitées par les directeurs des musées d'Europe et d'Amérique qu'elles étaient d'une grande rareté. Leurs tatouages et la méthode d'embaumement témoignaient de coutumes différentes des traditions occidentales.

• • •

6. Liasse des collections de la donation Antonio Devoto, archives du Musée ethnographique Juan B. Ambrosetti.

7. Liasse des collections du ministère de la Justice et de l'Instruction publique argentin, fonds documentaire des archives du Musée ethnographique Juan B. Ambrosetti.

PAGE CI-CONTRE
Fig. 3 Catalogue de W.D. Webster. *Illustrated catalogue of Ethnographical Specimens, European and Eastern Arms and Armour Prehistoric and others curiosities*, Oxford House, Bicester. Oxon Eng, 1895, p. 10.

La tête momifiée fut exposée pour la première fois au musée l'année même de son acquisition, qui coïncidait avec la tenue à Buenos Aires du Congrès international des américanistes. À cette occasion, une exposition privée réunissant des objets d'Océanie, d'Afrique et d'Argentine fut organisée pour les membres du congrès. La tête momifiée y était mise en avant, non seulement pour sa rareté, mais aussi pour rappeler que le directeur du musée avait réussi à la souffler au musée d'Histoire naturelle de New York, qui l'avait également commandée à l'antiquaire Oldman. Le général Robley, dont l'ouvrage *Moko* avait été consulté par Ambrosetti, assurait que quelques exemplaires de têtes se trouvaient également au musée de South Kensington, au British Museum de Londres, au musée d'Histoire naturelle de Paris, au Musée ethnographique de Berlin, au musée de Christchurch en Nouvelle-Zélande et au Smithsonian de Washington, parmi tant d'autres. Le Musée ethnographique exposait donc l'un de ces exemplaires si recherchés.

La restitution des restes humains

À partir des années 1980, les communautés aborigènes des États-Unis, d'Australie et de Nouvelle-Zélande ont remis en question le bon droit des archéologues et des anthropologues à exhumer et exposer des restes humains. En d'autres termes, apparaît alors une problématique nouvelle autour de la relation entre les anthropologues et leur traditionnel objet d'étude, les aborigènes, problématique d'ordre éthique qui n'avait pas de raison d'être tant que cette relation anthropologues-aborigènes était garantie par le paradigme scientifique et les politiques publiques (Podgorny et Politis 1990-1992). Le débat sur la restitution de corps humains appartenant aux collections de divers musées du monde était donc inscrit à l'agenda du monde académique.

En Argentine, où les communautés aborigènes ont exprimé plusieurs demandes en ce sens (Podgorny et Miotti 1994 ; Endere 2000), ce processus doit être relié à l'histoire et au développement de l'anthropologie quand, à la fin du XIX^e siècle, la communauté scientifique pensait « l'incorporation » des territoires indigènes à la Nation et ses conséquences. La colonisation s'appuyait sur des institutions, des anthropologues, des géographes et des cartographes pour mener à bien l'expansion territoriale. Il faut remonter à cette époque pour comprendre « les revendications actuelles des communautés vis-à-vis des institutions au sujet de leurs aïeux » (Podgorny et Politis 1990-1992).

La situation fut particulière en Nouvelle-Zélande, où le rapatriement de restes humains s'est effectué dans la collaboration et le consensus entre les musées, les archéologues et les indigènes (Hole 2006). Le sujet a d'ailleurs été contrôlé par les Maoris eux-mêmes, qui ont pris la tête des revendications des indigènes du monde entier pour que les musées européens et nord-américains leur restituent les restes de leurs ancêtres. Te Papa Tongarewa, en particulier, est l'une des institutions qui se sont le plus impliquées dans ce mouvement. Elle a notamment géré avec succès la restitution de têtes momifiées qui se trouvaient dans d'autres pays. C'est ainsi que les musées néo-zélandais ont récupéré en 1948 les collections polynésiennes et maories qu'Oldman avait réunies au cours de sa carrière de marchand. Après sa mort, celles-ci furent achetées et rapatriées par le gouvernement.

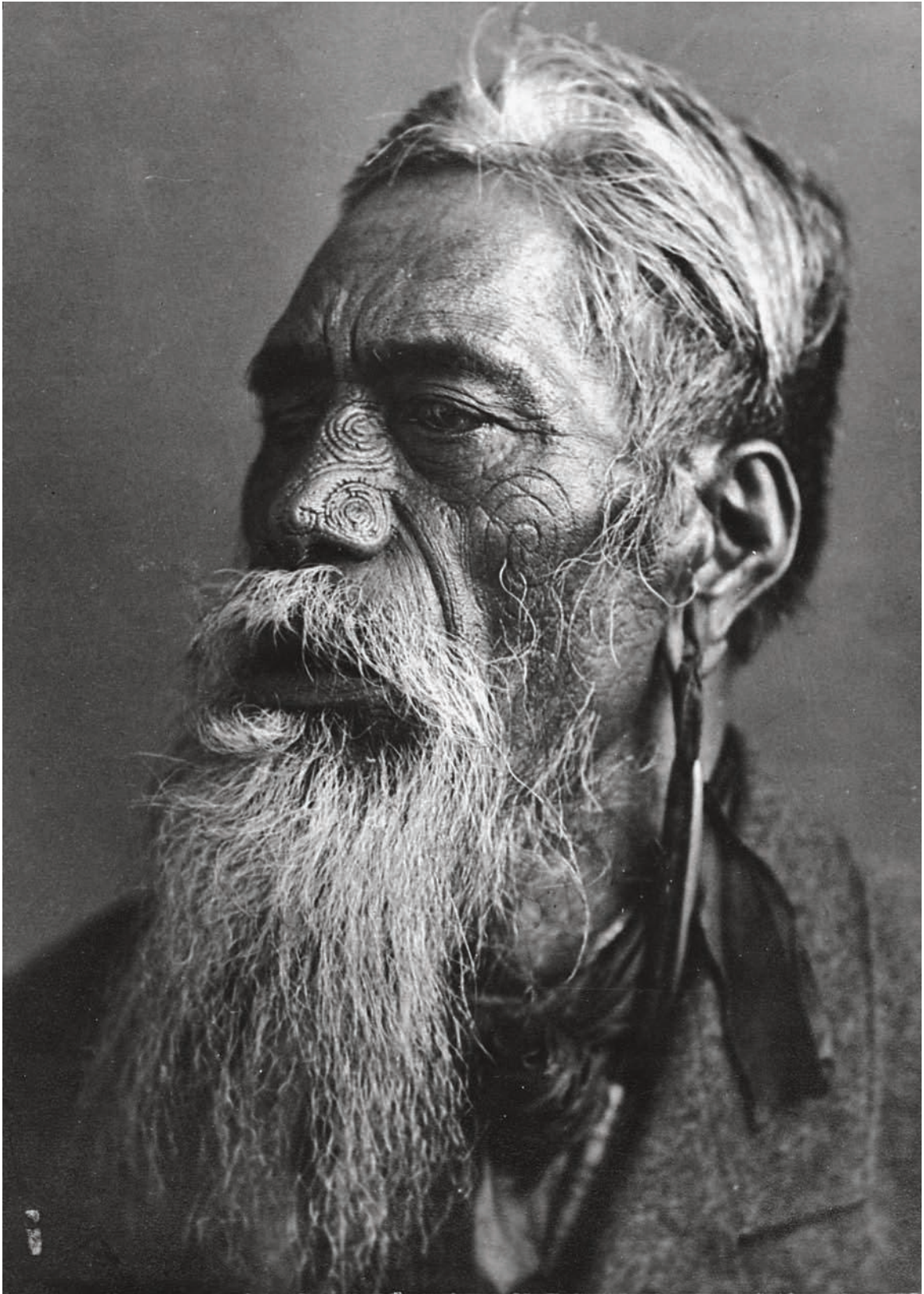


Fig. 4 Renata Kawepo, chef maori des Ngatiteupokoiri, 1870-1887 © musée du quai Branly, photo anonyme.

L'histoire de la restitution de la tête embaumée qui se trouvait au Musée ethnographique depuis 1910 est liée au projet que José Antonio Pérez Gollán, directeur du musée, y a développé à partir de 1987. Selon lui, la mission principale d'un musée d'anthropologie était de « montrer la diversité et la dimension historique du processus civilisateur » (Pérez Gollán et Dujovne 1988). Par ailleurs, l'articulation entre recherche, conservation et diffusion devait être un sujet de réflexion permanent. En ce sens, tout musée devait être un centre de recherche qui permette l'élaboration d'un scénario muséographique et d'un schéma conceptuel clair pour chaque exposition, attentif au contenu du message et aux stratégies pour le mettre en œuvre. De même, la conservation du patrimoine devait se faire en fonction d'un public spécifique, et non être une fin en soi (Pérez Gollán et Dujovne 2001). Ce débat sur le patrimoine s'accompagnait d'une interrogation sur ce qu'il fallait exposer, pour qui et comment. Ainsi, le musée n'exposait pas des restes humains, « mais un patrimoine et un type d'interprétation du passé », laissant en dehors de la discussion le *mokomokai*, qui n'était plus considéré comme « un objet de musée, mais comme l'ancêtre de quelqu'un » (Pérez Gollán et Pegoraro 2004).

Deux raisons principales expliquent la réticence à exposer des restes humains dans les musées. En premier lieu, il est fréquent que la possession de ces restes soit le fruit d'une situation de domination et que leur exposition – de façon involontaire – mette en évidence une inégalité fondamentale : on leur réserve un traitement très différent de celui que l'on applique aux êtres de notre propre culture. Ces aïeux d'un autre, et pas des nôtres, ne semblent pas dignes du respect que notre culture impose envers nos morts. En second lieu, il convient de s'interroger sur la pertinence d'une telle exposition : transmet-on du sens ou n'en appelle-t-on qu'à une curiosité morbide ? Dans ce cas, cette présence porte atteinte à toute l'exposition du fait de la force d'attraction ou de répulsion des restes humains, qui pourrait altérer l'attitude d'ensemble du spectateur. Un autre élément doit être pris en compte dans l'analyse de chaque situation : la différence entre exposer un corps destiné à rester caché et donner à voir des restes humains préparés pour être montrés en certaines occasions, comme les têtes réduites des Jivaros, utilisées comme trophées⁸.

Mais le musée n'est pas seulement confronté à la décision d'exposer ou non, il doit également prendre position sur la question de la possession de restes humains dans ses collections et de leur éventuelle restitution. Le cas de la tête maorie était particulièrement clair. Il s'agissait d'un débat autour du patrimoine culturel, des lieux sacrés et des restes humains (*ibid.*). Le musée n'allait pas l'exposer et aucune recherche scientifique ne lui était liée. À ce point, sa valeur pour les collections du musée était presque celle d'un trophée : il s'agissait de posséder ce qui fut convoité par d'autres institutions et de nombreux collectionneurs. Bien que les Maoris ignorent son existence, la tête était celle de l'un de leurs ancêtres, réclamée par ses descendants. La rendre a constitué pour le musée un acte de justice, cohérent avec les principes directeurs de la politique de cette institution⁹.



8. Entretien avec Marta Dujovne, secrétaire technique du Musée ethnographique Juan B. Ambrosetti, 28 février 2008.

9. *Ibid.*

anpegora@gmail.com
musée ethnographique Juan B. Ambrosetti

Traduction de l'espagnol par Guillaume Huet.

mots clés / *keywords* : restitution // *repatriation* • *mokomokai* // *mokomokai* • Maoris // *Maoris* • collections ethnographiques // *ethnographic collections* • commerce des collections // *art trade*.

Bibliographie

AMBROSETTI, Juan B.

1908 « La Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Buenos Aires y los estudios de Arqueología Americana », *Anthropos, Revue internationale d'ethnologie et de linguistique* 1 : 983-987.

1912 *Memoria del Museo Etnográfico, 1906-1912*. Buenos Aires, Compañía Sud-Americana de Billetes de Banco.

CORBET, Raymond

2000 *Tribal art traffic. A chronicle of taste, trade and desire in colonial and postcolonial times*. Amsterdam, Royal Tropical Institute.

DIAS, Nélia

1997 « Modes de voir et modes de présentation ; anthropologie et musées au XIX^e siècle », *Antropologia Portuguesa* 14 : 7-21.

DUJOVNE, Marta, PEGORARO, Andrea et PÉREZ GOLLÁN, José Antonio

1997 « Los trabajos de Ambrosetti o la formación de un acervo institucional a principios de Siglo », in *Actas del simposio Patrocinio y circulación de las artes*. Mexico, UNAM : 533-551.

ENDERE, María Luz

2000 « Patrimonios en disputa: acervos nacionales, investigaciones arqueológicas y reclamos étnicos sobre restos humanos », *Trabajos de Prehistoria* 57(1) : 5-17.

HOLE, Brian

2006 « *Loose Notions about heads* »: *The repatriation of human remains in New Zealand*, Birkbeck College, M.A. Archeology Dissertation.

KING, Jonathan

1997 « Franks and Ethnography », in Marjorie Caygill et John Cherry (éd.), *A.W. Franks: Nineteenth Century collecting and the British Museum*. Londres, Trustees of the British Museum Press : 127-159.

KING, Michael

2003 *The Penguin History of New Zealand*. Auckland, Penguin Books.

PENNY, Glenn

2002 *Objects of culture. Ethnology and Ethnographic Museums in the Imperial Germany*. Chapel Hill, The University of North Carolina Press.

PÉREZ GOLLÁN, José Antonio

2004 « La historia de la cabeza maorí que Argentina devolvió a Nueva Zelanda », interview publiée dans le quotidien *El Clarín*, 27 juin.

PÉREZ GOLLÁN, José Antonio et DUJOVNE, Marta

1988 « El Museo Etnográfico: funciones, diagnóstico y propuestas » (document transmis aux autorités de l'université de lettres et philosophie). Buenos Aires, Mimeo.

1995 « El Museo Etnográfico de la Facultad de Filosofía y Letras: balance de una gestión », *RUNA. Archivo para las ciencias del hombre* 22 : 119-134.

2001 « De lo hegemónico a lo plural: un museo universitario de antropología », *Entrepasados* 10 (20-21) : 197-210.

PÉREZ GOLLÁN, José Antonio et PEGORARO, Andrea

2004 « La repatriación de un *toi moko* », *Relaciones* 29 : 331-339.

PHELPS, Steven

1976 *Art and artefacts of the Pacific, Africa and the Americas. The James Hooper Collection*. Londres, Hutchinson.

PODGORNY, Irina

2000 *El Argentino despertar de las faunas y las Gentes prehistóricas. Coleccionistas, estudiosos, museos y universidad en la creación de un patrimonio paleontológico y arqueológico nacional (1875-1913)*. Buenos Aires, Eudeba-Libros del Rojas.

2005 « La mirada que pasa: museos, educación pública y visualización de la evidencia científica », in *História, Ciências, Saúde-Manguinhos* 12 : 22-42.

PODGORNY, Irina et MIOTTI, Laura

1994 « El pasado como campo de batalla », *Ciencia Hoy* 3(25) : 16-19.

PODGORNY, Irina et POLITIS, Gustavo

1990-1992 « Que sucedió en la historia. Los esqueletos araucanos del Museo de La Plata y la Conquista del Desierto », *Arqueología Contemporánea* 3 : 73-79.

ROBLEY, Horatio

1998 [1898] *Moko, the art and history of Maori Tattooing*. Londres, Chapman and Hall [1^{re} éd].

SALMOND, Anne

2004 *The Trial of the Cannibal Dog. Captain Cook in the South Seas*. Londres, Penguin Books.

SUTTON, Douglas

1994 *The Origins of the first New Zealanders*. Auckland, Auckland University Press.

Résumé / Abstract

Andrea Pegoraro, *Le mokomokai du Musée ethnographique Juan B. Ambrosetti (1910-2004)* – Cet article raconte l'histoire d'une tête maorie momifiée qui arriva au Musée ethnographique Juan B. Ambrosetti de l'université de Buenos Aires en 1910. Nommée *mokomokai*, celle-ci avait été achetée chez William Oldman, un commerçant londonien d'objets ethnographiques. Elle a fait partie des collections d'ethnographie du musée pendant presque un siècle, et fut restituée au musée Te Papa Tongarewa de Nouvelle-Zélande en 2004.

Andrea Pegoraro, *Mokomokai at the Juan B. Ambrosetti Ethnographic Museum (1910-2004)* – This article tells the story of a mummified Maori head that was integrated into the collection of the Juan B. Ambrosetti Ethnographic Museum at the University of Buenos Aires in 1910. The head was called *mokomokai* and had been bought from William Oldman, a London dealer in ethnographic objects. For nearly a century, it formed part of the Museum's ethnographic collection before being returned to New Zealand's Te Papa Tongarewa Museum in 2004.